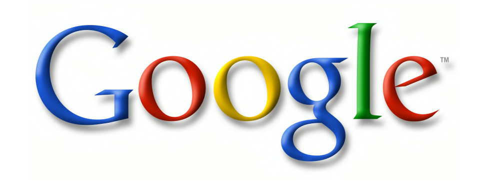

Google

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.



PETITE ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE,

OU

CHOIX DE POÉSIES DANS TOUS LES GENRES,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

POÉSIES SACRÉES.

Je vais jusqu'où je puis;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'amasse et je compose
Le miel que je produis.

J. B. Rousseau.



PARIS,

CAPELLE ET RENAND, LIBRAIRES-COMMISSIONNAIRES

RUE J. J. ROUSSEAU.

1805.



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

La publication des volumes de la *Petite Encyclopédie Poétique* était déjà fort avancée lorsqu'un grand nombre de nos souscripteurs parut desirer qu'un volume de *poésies sacrées* servit de complément à cette collection. Cette idée nous était échappée; nous l'avons accueillie avec plaisir. Mais comme ce treizième volume n'était point entré dans le plan que nous nous étions tracé, on ne s'étonnera point de trouver éparses dans les volumes précédens plusieurs pièces qui appartiennent au volume que nous publions aujourd'hui.

Pour éviter les recherches nous allons

PETITE ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE.

TOME XIII.

PETITE

ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE,

OU

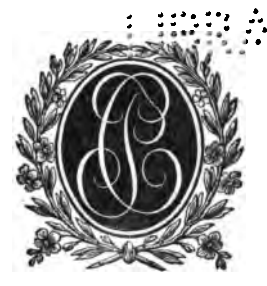
CHOIX DE POÉSIES DANS TOUS LES GENRES,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

POÉSIES SACRÉES.

Je vais jusqu'où je puis;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'amasse et je compose
Le miel que je produis.

J. B. ROUSSEAU.

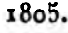


PARIS,

CAPELLE ET RENAND, LIBRAIRES-COMMISSIONNAIRES

RUE J. J. ROUSSEAU.

1805.



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

La publication des volumes de la *Petite Encyclopédie Poétique* était déjà fort avancée lorsqu'un grand nombre de nos souscripteurs parut desirer qu'un volume de *poésies sacrées* servît de complément à cette collection. Cette idée nous était échappée; nous l'avons accueillie avec plaisir. Mais comme ce treizième volume n'était point entré dans le plan que nous nous étions tracé, on ne s'étonnera point de trouver éparses dans les volumes précédens plusieurs pièces qui appartiennent au volume que nous publions aujourd'hui.

Pour éviter les recherches nous allons



DISCOURS

SUR LA POÉSIE DES HÉBREUX.

La poésie et la musique étaient considérées par les anciens comme des choses sérieuses et importantes, et qui appartenaient à la politique et à la religion: comme ce sont des instrumens très-puissans pour porter les hommes au bien ou au mal, leurs législateurs, qui avaient principalement pour but de régler les mœurs, en avaient pris très-grand soin. En effet, la poésie est fort propre à faire entrer dans l'esprit des opinions qui s'y attachent fortement; et la musique à émouvoir les passions. De là vient que Platon a traité cette matière si à fond dans sa république et dans ses lois : il ne condamne pas toutes sortes de poésies, mais seulement celles dont les fables ou les sentences sont contraires aux bonnes mœurs, et dont la manière de l'expression tient plus de l'imitation que

lois de la cithare. Ces chants et quelques autres étaient aussi réglés par les lois, en sorte qu'il n'était pas permis de s'en servir indifféremment, ni de chanter l'un pour l'autre. Il n'y avait que des gens sages et instruits qui en jugaient, et le peuple les écoutait en silence. Ceci n'est point une idée de Platon, mais un fait historique qu'il rapporte; et il ajoute ensuite que les poètes qui vinrent après, ignorant les raisons solides le ces lois, confondirent les différentes espèces de hants, mêlant les chants lugubres avec les hymnes, t les dithyrambes avec les peannes; et persuadèrent ı peuple que tout le monde pouvait juger de ces rtes d'ouvrages, et qu'il n'y a point d'autre règle de ur bonté que le plaisir qu'ils donnaient; ce qui oduisit une licence effrénée dans les spectacles, le uple s'accoutumant à juger à sa fantaisie des ouıges de l'esprit, et à les condamner ou les ap-ouver par des sifflemens et des applaudissemens blics; d'où vint enfin le désordre dans toutes les emblées publiques, même les plus sérieuses. Le ple d'Athènes, qui se croyait capable de tout, idait de toutes choses par son caprice, et n'osait plus ni aux magistrats, ni aux lois. C'est que rapporte Platon, qui dit que les Egyptiens, contraire, avaient consacré toutes les espèces de its et de danses à certaines divinités, et réglé dans jour et en quels sacrifices on devait se servir de une; après quoi il n'était plus permis de rien

[redacted]

tique de Salomon soit un poème dramatique, parce que l'on y voit parler différens personnages; mais on en voit aussi parler dans les psaumes, et dans tous les autres ouvrages poétiques de l'écriture : il n'y a point de poésie sans cela. De plus, ce cantique n'exprime que des sentimens, et non point une suite d'actions, ce qui semble essentiel à tous les poèmes d'imitation. On ne voit dans l'écriture que des cantiques, des psaumes ou des chansons, comme l'on voudra les nommer, c'est à dire le genre de poésie que Platon dit avoir été la seule ancienne.

En effet, on ne voit point que les Grecs aient emprunté d'ailleurs le poème dramatique; et tous les poètes qu'ils ont eus en ce genre sont plus nouveaux que la captivité de Babylone.

Pour parler avec ordre de la poésie des Hébreux il faut y considérer les paroles, qui est ce que nous appelons proprement *poésie ;* et l'air ou le chant, que nous appelons *musique :* dans les paroles il y a le sens et l'expression, le dessein et les pensées, les figures, l'élocution, l'harmonie.

La matière des poèmes hébreux sont, 1°. les louanges de Dieu, les actions de grâces et les prières : la plupart des prières sont des cantiques d'affliction; 2°. les louanges des grands hommes, qui sont toutefois plus rares, et seulement mêlées en quelques lieux avec les louanges de Dieu; 3°. les exhortations à la



les bénédictions de Jacob, à la fin de la Genèse ; celles de Moyse, à la fin du Deutéronome ; la prophétie de Balaam, dont on trouve le style très-conforme à celui de Job ; et quelques fragmens, comme ce que Lamech dit à ses femmes après avoir tué Caïn, qui serait (si ma conjecture est véritable) la plus ancienne poésie que nous eussions ; comme le passage du Livre des Juges, qui décrit le miracle du soleil, que Josué fit arrêter ; et quelques autres endroits que l'on pourrait rechercher plus à loisir.

Quand on lit d'abord les psaumes, ou qu'on les récite sans grande attention, on croit n'y voir que des paroles qui disent toujours la même chose ; mais plus on s'y applique, plus on y trouve de différence, plus on y remarque de pensées solides ou délicates. Il n'y a pas une pensée qui n'ait sa figure ; et cela avec une telle variété, que les figures changent presque à tous les versets. C'est une des preuves les plus claires du grand art de ceux qui ont composé ces cantiques, car cette variété se trouve dans toutes les bonnes poésies de l'antiquité ; mais elle est très-rare dans nos modernes : aussi la plupart sont fort ennuyeuses. Ces figures sont fortes, mais naturelles : des interrogations, des apostrophes, des exclamations ; tantôt c'est le prophète qui parle, tantot Dieu, tantôt les pécheurs.

Il adresse la parole aux choses les plus insensibles, leur donne de l'action et du mouvement. Les comparaisons sont très-fréquentes, toutes tirées des choses

un beau sens, et en même tems à sauter avec règle et cadence, tenir leur corps en des postures bienséantes, c'est à dire à danser, on profitera de ce qu'ils font naturellement avec plaisir pour les dresser insensiblement au bien, leur inspirant la vertu par le beau sens des paroles qu'ils chanteront, et par les airs propres à calmer les passions, qui y seront ajustés, et les accoutumant par les danses à bien manier leurs corps, et lui donner les postures et les mouvemens les plus honnêtes; enfin, par tout cet exercice leur donnant de bonne heure le goût des belles choses, on les accoutume à n'imiter que ce qu'il y a de beau dans la nature, et à chercher en tout la raison et la bienséance. Il prétend que dans un état bien réglé on ne devrait rien souffrir, en qui que ce fût, de contraire à ces maximes, qu'il dit avoir été celles des anciens législateurs, et particulièrement des Egyptiens. Donc pour bien juger de la poésie et de la musique des anciens il faut quitter toutes les idées tristes de nos pères français, et tout ce qu'il reste dans nos mœurs de la dureté et de la barbarie des peuples du nord. Il ne faut pas croire que ces arts ne soient que des jeux, mais reconnaître qu'ils ont quelque chose de très-grand et de très-solide.

Les Hébreux n'ont jamais eu, que nous sachions, des comédies, des tragédies, des poèmes épiques, ni aucune autre espèce de poésie, que Platon appelle poésie d'imitation. Quelques-uns veulent que le can-



sensibles et familières à ceux pour qui l'on écrivait ; d'où vient que quelquefois elles nous paraissent basses à cause de la différence de nos mœurs. Il ne faut pas prétendre que les choses comparées conviennent en tout ; la comparaison ne tombe ordinairement que sur un point. Vos dents sont comme des brebis fraîchement tondues qui sortent du lavoir ; chacune a deux agneaux, et il n'y en a pas une de stérile : c'est à dire vos dents sont blanches, égales et serrées.

L'élocution est très-différente de la prose : j'ai ouï dire qu'il en est de même des autres orientaux, et cela est certain dans les Grecs : on peut entendre fort bien Démosthène ou Xénophon, et ne point entendre du tout Homère. Le langage des poètes est un autre langage, principalement des lyriques. Il en est de même en hébreu : tel qui entend le style historique, ayant lu toute la Genèse, lorsqu'il vient aux bénédictions de Jacob n'y entend plus rien.

Il entendra les premiers et les derniers chapitres de Job ; tout le reste sera pour lui comme de l'arabe en français : au contraire, il semble que nous élevions autant que nous pouvons la prose à la majesté du style poétique, et que nous abaissions la poésie à la facilité de la prose. Soit qu'ils connussent mieux que nous, ou non, la différence des styles, il est certain qu'ils l'observaient inviolablement. Ils se servent de paroles moins ordinaires ; les métaphores sont très-fréquentes et très-hardies ; ils sous-entendent beaucoup de mots

qui s'exprimeraient en prose : mais, d'un autre côté, le style poétique est plus long, en ce que la plupart des pensées sont répétées et exprimées deux fois en deux manières différentes. Mon dieu, ayez pitié de moi par votre grande miséricorde, et effacez mon péché par la multitude de vos bontés. Et ainsi, presque dans tous les psaumes, soit qu'ils le fissent pour donner plus de tems à l'esprit de goûter la même pensée, soit parce que ces cantiques se chantaient à deux chœurs. Ces répétitions sont la marque ordinaire du style poétique. Il y a quelques poèmes qui sont acrostiches, c'est à dire dont les versets commencent par les lettres de l'alphabet ; tels sont le psaume 33, le psaume 118, la Femme forte de Salomon, les Lamentations de Jérémie : peut-être le faisaient-ils pour aider la mémoire.

Il y a une raison particulière pour le psaume 118, que, comme il ne contient qu'une seule sentence exprimée en une infinité de manières différentes, il importait peu en quel ordre ces expressions fussent rangées. Mais il est tems de prouver tout ceci par des exemples.

On voit un dessein très-bien suivi dans le psaume 17, qui est une action de grâces de David, après que Dieu l'eut délivré de tous ses ennemis. D'abord, il propose son dessein ; 2°. il représente son affliction ; 3°. sa prière ; 4°. comme Dieu l'a exaucée ; 5°. comme il a résolu de le secourir, où il exprime poétiquement



la puissance de Dieu par l'ébranlement de toute la nature; 6°. comment Dieu a défait ses ennemis; 7°. comment il a délivré David; 8°. pourquoi il l'a fait : à cause de la vertu et de la justice de David; 9°. l'heureux état où il l'a mis; 10°. l'avantage qu'il a sur ses ennemis, et leur misère; 11°. les grâces qu'il espère encore. 12°. Il conclut par la louange, comme il a commencé. Ce psaume contient tout cela précisément dans le même ordre; et cette suite me paraît très-belle, de marquer qu'il était affligé; qu'il a prié; que Dieu l'a secouru; que ses ennemis ont été défaits; qu'il a été non-seulement délivré, mais mis au-dessus, et qu'il a ruiné à son tour ses persécuteurs. On voit encore beaucoup de dessein dans les cinq psaumes qui sont depuis le 102 jusqu'au 107, et même tous ensemble ils font une fort belle suite de cantiques d'actions de grâces. Le 102 contient les louanges de Dieu pour les biens de la grâce, pour le bonheur qu'il nous prépare, pour sa miséricorde envers les pécheurs. Le 103 le bénit pour les biens temporels, par une magnifique description de toute la nature. Le 104, des biens qu'il a faits à son peuple; et c'est un abrégé de toutes les grâces que Dieu a faites aux Hébreux depuis la vocation d'Abraham jusqu'à leur établissement en la terre promise. Le 105 le remercie de ses miséricordes, par le récit de toutes les révoltes et des principaux péchés de son peuple, depuis son

établissement jusqu'au tems de David, ou des dernières captivités : ainsi, c'est la continuation de l'histoire précédente, mais dans un autre dessein. Le 106 remercie Dieu, au nom de tous les hommes, du secours qu'il leur donne dans quatre des plus grandes afflictions de la vie; la famine, la captivité, la maladie, le naufrage : chacune des quatre parties est marquée si nettement par des conclusions si semblables, qu'il est impossible de douter du dessein. Il est à remarquer sur les psaumes, comme le 104, le 105, le 77, et quelques autres, que la narration y est très-différente de celle des histoires ; on n'y remarque que les principaux endroits, les plus importans et les plus illustres; et s'il se présente quelque circonstance qui donne jeu à la poésie, le prophète ne manque pas de la relever. Voici l'histoire de Joseph, dans le psaume 104. Dieu appela la famine sur la terre : *il brisa tous les appuis de la nourriture ; il envoya devant eux* (c'est les enfans de Jacob dont il a parlé) *un homme* (c'est Joseph) *qui fut vendu comme un esclave*. Remarquez la grandeur de cette narration, qui remonte d'abord aux desseins de Dieu, et la beauté de la figure. Dieu commande à la famine : vous diriez qu'il lui parle comme à une personne. Je ne trouve point d'expressions en notre langue pour rendre ce qui suit. L'Ecriture, et en ce lieu et en d'autres, compare le pain, c'est à dire la nourriture, à un bâton sur lequel un homme faible s'appuie pour marcher; de sorte qu'ôter

le pain aux hommes c'est ôter à un vieillard ou à un malade le bâton qui le soutient. Mais, au lieu de toutes ces circonlocutions, l'Ecriture dit hardiment, et sa langue le souffre, que la famine rompt le bâton de notre pain : voilà de ses métaphores! Ensuite le psaume nous représente Joseph chargé de fers, pour vous peindre en un mot sa prison; et revient aussitôt à Dieu, qui le délivre par sa parole et par sa sagesse dont il l'anime. Et en effet le roi envoie le délivrer; le prince du peuple le met en liberté; il le fait seigneur de sa maison, et gouverneur de tous ses biens, afin qu'il rendît ses princes savans comme il l'était lui-même, et qu'il apprît la prudence aux vieillards, c'est à dire aux plus sages de son état. Voilà toute l'histoire de Joseph, sa captivité, sa délivrance, sa puissance, et tout cela par ordre de Dieu. On voit de cette espèce de narration dans Virgile lorsqu'il représente sur le bouclier d'Enée les plus beaux endroits de l'histoire romaine.

Si l'on veut voir de la hauteur et de la délicatesse dans les pensées : *Seigneur, vous me sondez et me connaissez, vous connaissez mon repos et mon action:* car *s'asseoir* signifie se reposer, et *se lever* se disposer à l'action. Et c'est ainsi qu'il dit dans un autre psaume : *Levez-vous après que vous aurez été assis;* c'est à dire reposez-vous, et puis vous agirez. Dieu connaît donc l'action extérieure. Ce n'est pas assez : *Vous comprenez mes pensées, et même de*

loin; vous découvrez ma conduite et mes desseins. Bien plus : *Vous prévoyez toutes mes voies*, ma conduite, mes actions, *quoique je ne parle point; oui, Seigneur, vous connaissez toutes choses nouvelles et anciennes, le futur et le passé.* Et revenant au particulier : *Vous m'avez formé, et vous tenez sur moi votre main pour me conserver et me conduire; votre science est si admirable pour moi, et si grande, que je ne puis y atteindre.* Puis, changeant de figure tout d'un coup, il s'écrie : *Où irai-je pour me dérober à votre esprit? où fuirai-je de devant vous?* Il prend toute l'étendue du monde, suivant toutes les dimensions : *Si je monte au ciel, vous y êtes; si je descends aux enfers, je vous y trouve.* Autre figure encore plus riche : *Quand je prendrais des ailes, et que je partirais dès le grand matin pour m'aller loger au-delà des mers qui bornent le monde.* Ou, suivant l'hébreu : *quand j'emprunterais les ailes de l'Aurore pour voler comme elle en un moment jusqu'à l'extrémité des mers.* Il ne dit pas simplement tout cela serait inutile; ou bien, comme au verset précédent, je vous y trouverais; mais par une expression bien plus savante et bien plus délicate, comme un homme qui s'accuserait de sottise, de vouloir se cacher de Dieu : *Bien loin de me dérober à vous, c'est vous qui me soutenez et qui me portez dans ma fuite même : quelque chimère que je me figure, je ne puis m'imaginer de pouvoir subsister sans vous; quand*

je pourrais voler comme j'ai dit, ce serait votre main qui me conduirait, et vous me tiendriez de votre droite. Il semble qu'il a épuisé son imagination; mais voici encore une idée plus creuse d'un moyen de se cacher à Dieu : *Je dis en moi-même: peut-être les ténèbres me pourraient couvrir, et je ferai mes délices de la nuit comme un autre de la lumière. Mais je suis encore un insensé ; les ténèbres ne sont point ténèbres pour vous ; la nuit à votre égard est éclairée comme le jour ; les ténèbres de l'une sont comme la lumière de l'autre.* Que les beaux esprits modernes viennent après cela traiter de grossiers nos bons laboureurs de Palestine, et qu'ils nous trouvent dans les auteurs profanes des pensées plus hautes, plus fines et mieux tournées, sans parler de la profonde théologie et de la solide piété que renferment ces paroles ! Le reste du psaume contient encore des réflexions admirables sur la formation de l'homme dans le sein de sa mère, et sur la prédestination ; d'où le prophète prend occasion de marquer son respect pour les saints, et son mépris pour les pécheurs. La poésie lyrique souffre beaucoup de digressions, et même elle les demande, si l'on en juge par les exemples d'Horace et de Pindare.

La variété des figures toutefois se trouve partout, plus dans les psaumes de prière ou d'exhortation que dans ceux de narration. Dans le psaume 90, un de ceux qui nous sont le plus familiers, d'abord c'est

le poète qui parle pour proposer son dessein, qui est d'expliquer la protection de Dieu envers les hommes, où il le propose en deux phrases, dont les mots se répondent avec une grande justesse : dans les deux versets suivans il fait parler l'homme qui reçoit cette grâce, mais en deux figures différentes ; dans le second verset il adresse la parole à Dieu ; dans le troisième il parle en tierce personne ; dans le cinquième verset suivant c'est le poète qui parle, adressant toujours la parole à l'homme protégé de Dieu, mais avec une grande diversité de comparaisons et de métaphores, et avec une énumération des différentes espèces de protection : *Oui, Seigneur, vous êtes mon espérance ;* comme pour marquer la raison de tout ce qui vient d'être dit. Et le poète reprend aussitôt : *Vous avez pris le très-haut pour votre refuge ; le mal n'approchera point de vous*, etc. Il continue dans les quatre versets suivans (adressant toujours la parole à l'homme juste) d'expliquer d'autres effets plus grands de la protection de Dieu, entre autres l'assistance continuelle des anges, et la puissance sur les démons, figurés dans l'Ecriture comme les bêtes venimeuses. Enfin, dans les trois derniers versets c'est Dieu même qui parle pour confirmer et autoriser tout ce qui vient d'être dit, et qui explique d'autres effets de sa protection, finissant par la promesse de la vie éternelle, et de la vision béatifique. Ceux qui ont un peu lu les poètes ne s'étonneront point de ce

vers agréables et doux, parce qu'il est le premier qui a observé l'harmonie des paroles, c'est à dire ce qui les fait sonner le mieux à nos oreilles, et la cadence des vers : au lieu que Dubartas a fait des vers dont le sens est très-beau et le son très-choquant. Nous ignorons entièrement la prononciation de l'hébreu, comme du grec et du latin, et de toutes les langues mortes; il y a même long-tems qu'elle est perdue, comme on le voit par les différentes manières dont les Septante, S. Jérôme et les autres anciens, expriment les mêmes mots en lettres grecques ou latines. Nous n'avons pas seulement l'avantage, que nous avons pour les poésies grecques ou latines, de savoir la mesure des vers et la quantité des syllables : cependant les Hébreux avaient l'un et l'autre, et leurs vers étaient composés d'un certain nombre de pieds de certaine espèce, comme S. Jérôme nous l'apprend. Il est vrai que Scaliger le traite de ridicule; mais il me paraît bien ridicule lui-même de contester à ce saint un fait d'antiquité qu'il pouvait savoir par la tradition des Juifs, et le contester sans autre fondement, sinon que les savans d'aujourd'hui l'ignorent, même entre les Juifs. Au contraire, il nous reste dans les psaumes plusieurs marques de sujétion à certaines mesures de mots ou de syllabes : souvent il y a des lettres ajoutées ou retranchées à la fin des mots; quelquefois il y a des mots entiers qui paraissent n'avoir point de signification. Enfin, nous ignorons les airs des psaumes et des canti-

ques, aussi bien que des odes grecques et latines : toutefois ces pièces étaient composées exprès pour être chantées, comme l'on voit par l'histoire et par les instructions des psaumes. Platon tient, suivant les maximes de la bonne antiquité, que les airs et les paroles devaient être inséparables, et que c'était un très-grand abus de composer des vers pour n'être point chantés, ou de composer des airs qui n'eussent point de paroles, comme ceux des instrumens. Que les airs des cantiques hébreux fussent beaux, nous en avons de grandes preuves : 1°. la beauté des paroles, et le grand air qui paraît dans leur poésie, peuvent faire juger que le reste y répondait ; 2°. la diversité des instrumens qui sont nommés dans les titres des psaumes, et en divers endroits de l'Ecriture ; 3°. la multitude des musiciens. Il y avait trois grandes familles de Lévites destinées à cette seule fonction par l'ordre de David et des principaux officiers de son état : Asaph, Heman et Idithun en étaient les chefs, et avaient chacun grand nombre d'enfans et de parens ; en sorte que toutes les trois familles ensemble faisaient deux cent quatre-vingt-huit maîtres de musique pour chanter dans le temple, et instruire les autres. Ces deux cent quatre-vingt-huit musiciens étaient distribués en vingt-quatre troupes, de douze chacune, qui servaient au temple tour à tour ; et, comptant tous les Lévites destinés à la musique, il y avait en tout quatre cents joueurs d'instrumens. On peut croire que ces

gens, étant instruits par leurs pères, et ayant la musique pour profession capitale, s'y rendaient habiles; et qu'entre un si grand nombre il y en avait au moins quelques-uns d'excellens. Enfin, l'inclination des rois sert beaucoup à l'avancement des arts : or, on sait que David fut toute sa vie grand musicien. S'il est permis de juger de ce que l'on ne connaît pas distinctement, je crois que cette musique était fort simple, et que sa beauté consistait à bien exprimer le sens des paroles, à émouvoir fortement les cœurs, et les remplir du sentiment que le poète voulait inspirer; mais qu'elle n'avait pas ce mélange de différentes parties, et ces adoucissemens de la musique moderne : je le devine par l'air général des ouvrages.

Outre le chant, la poésie était accompagnée de danses; c'est ainsi qu'il faut entendre les chœurs de musique dont parle l'Ecriture : elle parle de chœur non-seulement dans les réjouissances pour les victoires, mais encore dans les cérémonies de religion, comme lorsque David amena l'Arche en Jérusalem; et non-seulement dans les processions, mais dans le temple même, comme on voit dans Esdras, où deux chœurs, qui avaient chanté sur les murailles de la ville, vinrent finir dans le temple. Aussi il en est souvent fait mention dans les psaumes. Ces chœurs étaient des troupes d'hommes ou de femmes, de filles ou de garçons assortis ensemble, vêtus et ornés de même manière, chantant le même air en dansant les mêmes

leur grâce. *L'argent n'a point de couleur, Crispe-Salluste ennemi de la lame cachée dans les terres avares, s'il n'est éclairci par un usage modéré.* J'ai pris ce couplet au hasard; prenons tout le premier de ses œuvres : *Mécénas descendu d'aïeux rois, ô mon appui, ô mon doux ornement! il y en a qui se plaisent d'avoir amassé en courant la poussière olympique, et que la borne évitée par les roues brûlantes, et la palme illustre, élève aux dieux maîtres des terres.* Comme je n'ai point choisi ces endroits, je crois que tout autre fera à peu près le même effet. Toutefois je n'ai point suivi la transposition latine, parce que le français ne la peut souffrir. Il y a quelques paroles que je pouvais rendre littéralement. Il n'y a nulle couleur à l'argent, pour *l'argent n'a point de couleur ;* et dans l'autre, *ma garnison,* pour *mon appui.* Et il devrait y avoir plus de rapport entre le français et le latin, dont il descend, qu'entre le grec ou le latin, et l'hébreu, avec lequel ils n'ont aucune liaison que nous connaissions. Mais cette traduction est faite immédiatement de latin en français. Pour bien exprimer celle des psaumes il faut traduire quelque strophe de Pindare sur la traduction latine ; en voici une des plus faciles : *Hymne régnante sur le luth, quel dieu, quel héros, quel homme enverrons-nous ? Certainement Pise est à Jupiter, et Hercule a institué le combat olympique, les prémices du butin de la guerre : mais c'est Théron qu'il faut chan-*

ter de la voix, à cause de sa course dans un char à quatre chevaux vainqueurs, ce juste hôte, appui d'Agrigente, fleur dans ce très-illustre gouverneur de villes. Il y a plusieurs endroits de Pindare qui, traduits ainsi, n'ont aucun sens.

Ce que je dis ici de la beauté de l'original ne doit pas diminuer le respect que nous avons pour notre version Vulgate : c'est un malheur nécessaire, comme les exemples que je viens d'apporrer le font voir, que les poésies perdent beaucoup de leur beauté dans la traduction. Les Septante traduisant l'Ecriture en grec l'ont tournée le plus littéralement qu'ils ont pu, craignant que la moindre paraphrase n'en altérât le sens. S'ils n'en avaient usé ainsi dans les psaumes, nous n'y verrions ni les figures, ni les expressions de l'original; et il serait à craindre que nous ne vissions les pensées de l'interprète, plutôt que celles du prophète. Comme les premiers chrétiens de Rome, et des autres pays où l'on parlait latin, ne savaient point l'hébreu, ils furent obligés de traduire l'Ecriture sur le grec des Septante; et on sait que toute l'église se servait de cette version avant que celle de S. Jérôme fût reçue, c'est à dire pendant plus de six cents ans; de sorte que tout le peuple chrétien étant accoutumé depuis si long-tems à chanter les psaumes suivant cette ancienne version, l'église catholique, qui, même dans les choses extérieures, ne change que le moins qu'il est possible, a retenu cette version faite sur le

grec. Il est vrai qu'elle est, en beaucoup d'endroits, différente du texte hébreu tel qu'on le lit aujourd'hui, et même tel qu'il était du tems de S. Jérôme, et qu'il y a quelques passages plus obscurs et plus difficiles, suivant notre version; mais il y en a aussi où l'on voit que les Septante ont suivi un meilleur exemplaire, ou ont mieux lu; et, en quelque lieu que ce soit, notre version ne présente aucun sens qui ne soit bon et catholique, ce qui suffit. Nous ne devons pas être plus difficiles que tant de saints qui, depuis la naissance de l'église, ont puisé dans cette version, telle que nous l'avons, les sujets de leurs oraisons et des instructions du peuple. L'église trouve bon néanmoins qu'il y ait des particuliers qui consultent les différens textes, pour faire voir tous les sens et toutes les beautés des psaumes, comme a si bien fait entre autres le cardinal Bellarmin. Quant aux autres ouvrages poétiques de l'Ecriture, nous les avons tous de la version de S. Jérôme, faite sur l'hébreu.

Au reste, il ne faut pas s'étonner si nous sommes si éloignés du goût de l'antiquité sur le sujet de la poésie; c'est qu'en effet, pour ne nous point flatter, toute notre poésie moderne est fort misérable en comparaisons. Elle a commencé par les troubadours provençaux, et les conteurs, jongleurs et menestrels, dont Fauchet nous a donné l'histoire. C'étaient des débauchés vagabonds, qui, lorsque les hostilités universelles commencèrent à cesser, et la barbarie à di-

minuer, c'est à dire vers le douzième siècle, commencèrent à courir les cours des princes, pour chanter à leurs festins dans les jours de grande assemblée. Comme ils avaient affaire à des seigneurs très-ignorans, et qu'ils l'étaient fort eux-mêmes, tous leurs sujets n'étaient que des fables impertinentes et monstrueuses, ou des histoires si défigurées, qu'elles n'étaient pas connaissables, ou des contes médisans des clercs et des moines; et, comme ils ne travaillaient que par intérêt, ils ne parlaient que de ce qui pouvait réjouir leurs auditeurs, c'est à dire de combats et d'amours, mais d'amours brutales et sottes, comme celles des gens grossiers, outre que ces auditeurs étaient eux-mêmes de fort malhonnêtes gens. Pour ce qui est de l'élocution, ils furent les premiers qui osèrent écrire en langues vulgaires; car elles avaient passé jusque là pour jargons si absurdes, que l'on avait eu peur d'en profaner le papier. De là vient, comme l'on sait, le nom de romans français et de romans espagnols. Il nous reste assez de ces vieilles chansons pour prouver tout ce que j'ai dit; et le roman de la Rose, qui a duré le plus long-tems, est un des plus pernicieux livres pour la morale, des plus sales et des plus impies qui aient été écrits dans les derniers siècles : aussi de tout tems les gens vertueux, les saints évêques, les bons religieux, ont crié hautement contre les poésies profanes, contre les jongleurs et les bouffons des princes; et de là est venue la guerre que

les prédicateurs ont déclarée aux romans et aux comédies.

Dans la suite ces mêmes contes furent diversement changés d'un langage à l'autre, de rime en prose, et de vieux style en plus nouveau ; mais toujours c'étaient les mêmes sujets d'armes et d'amours : et l'on ne voit point que l'on ait fait en ces tems-là des poésies vulgaires pour honorer Dieu, ou pour exciter à la piété, si ce n'est que l'on veuille mettre en ce rang certaines chansons très-vieilles, dont le petit peuple conserve encore quelque mémoire, et les noëls que l'on trouve encore écrits. On voit aussi quelques-unes de ces pièces de théâtre qui se jouaient à l'hôtel de Bourgogne il y a environ deux cents ans, que l'on appelait moralités, parce que c'étaient des histoires saintes : mais elles sont si impertinentes et si indignes des sujets qu'elles traitent, qu'il faut en bien connaître les auteurs, et être fortement persuadé de la sottise de leur siècle pour s'empêcher de croire qu'elles ont été composées par des impies, en dérision des mystères. Je n'ai pas entrepris l'histoire de notre poésie ; je dirai seulement qu'encore que l'étude des lettres humaines, et la lecture des anciennes y ait apporté un prodigieux changement pour l'art, elle n'en a guère apporté pour la morale.

D'abord, la vanité pédantesque des nouveaux savans leur fit remplir leurs poésies des fables des Grecs, et des noms de leurs divinités ; en sorte qu'à

lire Bocace et Ronsard on ne devinerait jamais qu'ils aient été chrétiens : et, quoique l'on écrive aujourd'hui d'une manière très-naturelle et plus intelligible à tout le monde, le fond n'en vaut guère mieux qu'il n'a jamais valu ; et les principaux sujets qui occupent nos beaux esprits sont encore les amourettes et la bonne chère ; toutes les chansons ne respirent autre chose ; et l'on a trouvé le moyen, malgré toute l'antiquité que l'on prétend imiter, de fourrer l'amour, avec toutes ses bassesses et ses folies, dans les tragédies et dans les poèmes héroïques, sans respecter la gravité de ces ouvrages, que l'on dit être si sérieux, et sans craindre de confondre les caractères des poèmes, dont les anciens ont si religieusement observé la distinction. Il est vrai que, depuis environ trente ans, on a moins cultivé le genre sérieux que la raillerie, soit burlesque et folle, soit satirique et piquante.

Pour moi je ne puis me persuader que ce soit là le véritable usage du bel esprit ; non, je ne puis croire que Dieu ait donné à quelque homme une belle imagination, des pensées vives et brillantes, de l'agrément et de la justesse dans l'expression, et tout le reste de ce qui fait des poètes, afin qu'ils n'employassent tous ces avantages qu'à badiner, à flatter leurs passions criminelles, et à en exciter dans les autres. Je croirais bien plutôt qu'il a voulu que toutes ces grâces extérieures servissent à nous faire goûter les vérités solides

et les bonnes maximes, et qu'elles nous attirassent à ce qui peut nourrir nos esprits, comme les saveurs qu'il a données aux viandes nous font prendre ce qui entretient nos corps. Car, enfin, pourquoi faire de la doctrine du salut et des discours de piété des médecines amères par la sécheresse et la dureté du style, ou des viandes fades et dégoûtantes par la longueur et la puérilité, en sorte que pour s'en approcher il faille se munir de beaucoup de réflexion, et faire de grands efforts de raison? Et pourquoi, au contraire, employer le génie, l'étude, et l'art de bien écrire à donner aux jeunes gens et aux esprits faibles des ragoûts et des friandises qui les empoisonnent et qui les corrompent, sous prétexte de flatter leur goût? Il faut donc ou condamner tout à fait la poésie, ce que ne feront pas aisément les personnes savantes et équitables, ou lui donner des sujets dignes d'elles, et la réconcilier avec la véritable philosophie, c'est à dire avec la bonne morale et la solide piété. Je sais que ce genre d'écrire serait nouveau en notre langue, et que nous n'avons point encore d'exemples de poésies chrétiennes qui aient eu un grand succès; et je crois bien que la corruption du siècle, et l'esprit de libertinage qui règne dans le grand monde, y forment de grands obstacles; mais peut-être aussi y a-t-il de la faute des auteurs. Je ne vois point que l'on ait fait des cantiques du caractère de ceux de l'Ecriture; et dans les psaumes même que l'on a traduits on n'a pas

PROLOGUE D'ESTHER.

LA PIÉTÉ.

Du séjour bienheureux de la Divinité
Je descends dans ce lieu (*) par la Grâce habité:
L'Innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidelle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains:
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
Un roi qui me protège, un roi victorieux,
A commis à mes soins ce dépôt précieux.
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
Eparses en cent lieux, sans secours et sans guides:
Pour elles, à sa porte, élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.

Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta mémoire!
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire

(*) La maison de Saint-Cyr.

Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des rois que tu chéris!
Tu m'écoutes; ma voix ne t'est point étrangère:
Je suis la Piété, cette fille si chère,
Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs:
Du feu de ton amour j'allume ses desirs.
Du zèle qui pour toi l'enflamme et le dévore
La chaleur se répand du couchant à l'aurore:
Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné,
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.
De ta gloire animé, lui seul de tant de rois
S'arme pour ta querelle, et combat pour tes droits.
Le perfide Intérêt, l'aveugle Jalousie
S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie;
La Discorde en fureur frémit de toutes parts;
Tout semble abandonner tes sacrés étendards;
Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres,
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres:
Lui seul invariable, et fondé sur la foi,
Ne cherche, ne regarde, et n'écoute que toi;
Et, bravant du démon l'impuissant artifice,
De la religion soutient tout l'édifice.
Grand Dieu, juge ta cause, et déploie aujourd'hui
Ce bras, ce même bras qui combattait pour lui
Lorsque des nations à sa perte animées
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées!



Des mêmes ennemis je reconnais l'orgueil ;
Ils viennent se briser contre le même écueil :
Déjà, rompant partout leurs plus fermes barrières,
Du débris de leurs forts il couvre ses frontières.

Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander;
Un fils qui, comme lui suivi de la victoire,
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire;
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,
L'éternel désespoir de tous ses ennemis:
Pareil à ces esprits que ta justice envoie,
Quand son roi lui dit : pars, il s'élance avec joie,
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,
Et, tranquille à ses pieds, revient le déposer.
Mais, tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices si pures,
S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocens appelez ce héros;
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la foi victorieuse.

Et vous qui vous plaisez aux folles passions
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité :
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.

Par J. RACINE.

A blasphémer le nom du Tout-Puissant
Voulait forcer votre bouche timide!

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole:
Chère sœur, que choisirez-vous?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi je pourrais trahir le Dieu que j'aime!
J'adorerais un Dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même!

LE CHŒUR.

Dieux impuissans, dieux sourds, tous ceux qui vous implo
Ne seront jamais entendus.
Que les démons et ceux qui les adorent
Soient à jamais détruits et confondus!

UNE ISRAÉLITE.

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon ame se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis

Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie :
Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.
Tous ses jours paraissent charmans;
L'or éclate en ses vêtemens :
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens;
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens;
Son cœur nage dans la mollesse.
Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité;
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

LE CHOEUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance!
Pour contenter ses frivoles desirs
L'homme insensé vainement se consume;
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE ISRAÉLITE.

Le bonheur de l'impie est toujours agité :
Il erre à la merci de sa propre inconstance.

Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.
O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle,
Heureux le cœur épris de tes attraits !
O douce paix !
O lumière éternelle !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !
Nulle paix pour l'impie. Il la cherche ; elle fuit ;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place
Le glaive au-dehors le poursuit ;
Le remords au-dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchans en un moment s'éteint :
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint ;
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore

LE CHŒUR.

O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

CHŒUR DU TROISIÈME ACTE.

FRAGMENS DE LA SCÈNE III.

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime !
Heureux le peuple ! heureux le roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR.

O repos ! ô tranquillité !
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité !

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie :
Ses criminels attentats
Des plus paisibles états
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur :
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin ;
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages :
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Ecarte d'un regard le perfide imposteur.
J'admire un roi victorieux
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux :
Mais un roi sage, et qui hait l'injustice,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.
La veuve en sa défense espère ;
De l'orphelin il est le père ;
Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui.

UNE AUTRE.

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Il est tems que tu t'éveilles:
Dans le sang innocent ta main va se plonger
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière!
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barrière!
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis;
Que de ton bras la force les renverse;
Que de ton nom la terreur les disperse:
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfans une troupe inutile;
Et si par un chemin il entre en tes états,
Qu'il en sorte par plus de mille.

DERNIER CHŒUR D'ESTHER.

(MOTIF.)

ASSUÉRUS, *à Mardochée.*

MORTEL chéri du ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchans ton roi n'est plus en proie;
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu:
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.

Je te donne d'Aman les biens et la puissance :
Possède justement son injuste opulence.

. . . .

CHOEUR.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence ;
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchans s'assembler,
Et notre sang prêt à couler ;
Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre :
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre ;
L'homme superbe est renversé ;
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cèdre il cachait dans les cieux
Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

. . . .

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage ?
Quelle main salutaire a chassé le nuage ?

A nous chercher même il s'empresse :
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour !

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire ;
Il nous a révélé sa gloire.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour !

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni ! que son nom soit chanté !
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au-delà des tems et des âges,
Au-delà de l'éternité !

Par J. Racine.

CHOEUR

DU PREMIER ACTE D'ATHALIE.

(MOTIF.)

JOSABET, *au chœur de jeunes filles.*

O FILLES de Lévi, troupe jeune et fidèle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,
. . . .
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR.

Tout l'univers est plein de sa magnificence;
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais:
Son empire a des tems précédé la naissance;
    Chantons, publions ses bienfaits.
    En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence;
    Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance;
Tout l'univers est plein de sa magnificence:
    Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture;
Il fait naître et mûrir les fruits;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits:
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains:
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.
O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé!
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire,
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrens de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre:
Venait-il renverser l'ordre des élémens?
Sur ses antiques fondemens
Venait-il ébranler la terre?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfans des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle;
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi!
O justice! ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE VOIX *seule.*

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même:
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.
Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même:
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

UNE AUTRE.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats! un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage;
Mais des enfans l'amour est le partage:
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais!

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi!
O justice! ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

CHŒUR DU SECOND ACTE.

(MOTIF.)

JOAS, *à Athalie.*

Moi des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!
. . . .
Lui seul est Dieu, madame; et le vôtre n'est rien:
. . . .
Il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Il est le défenseur de l'orphelin timide;
Il résiste au superbe, et punit l'homicide.

CHOEUR.

UNE DES JEUNES ISRAÉLITES.

Quel astre à nos yeux vient de luire?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

TOUT LE CHOEUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense!

LA MÊME VOIX *seule.*

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHOEUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois!

UNE VOIX *seule.*

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains!
Qu'une ame qui te cherche, et veut être innocente,
Trouve d'obstacle à ses desseins!
Que d'ennemis lui font la guerre!
Où se peuvent cacher tes saints?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité,
Mont fameux, que Dieu même a long-tems habité,

Promenons nos desirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain:
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie;
Qui sait si nous serons demain?

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte
Ces malheureux qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
Tes clartés immortelles,
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX *seule.*

De tous ces vains plaisirs où leur ame se plonge
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil, (ô réveil plein d'horreur!)
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
A toute la race coupable.

TOUT LE CHŒUR.

O réveil plein d'horreur!
O songe peu durable!
O dangereuse erreur!

FRAGMENT

DE LA VIIe SCÈNE DU IIIe ACTE D'ATHALIE.

JOAD, JOSABET; AZARIAS, *suivi du chœur et de plusieurs lévites.*

JOAD.

Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui; tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte:
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avait point frappé.

JOAD.

Peuple lâche en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfans parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Eh ! pourrions-nous, Seigneur, nous séparer de vous?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères ?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas ! si pour venger l'opprobre d'Israël
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel,
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfans, ô Sagesse éternelle !
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes sermens jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même : il m'échauffe; il parle ; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ces mouvemens secondez les transports.

LE CHOEUR *chante au son de toute la symphonie des instrumens.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est au printems la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez; le Seigneur se réveille.

(*Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.*)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide:
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfans et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités:
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi; cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?

Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS.

O saint temple!

JOSABET.

O David!

LE CHOEUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(*La symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.*)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez;
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés:
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur!

Par J. RACINE.

MONOLOGUE DE POLYEUCTE.

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachement de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés!
Allez, honneurs, plaisirs qui me livrez la guerre;
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire;
Vous étalez en vain vos charmes impuissans;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissans.
Il étale à son tour des revers équitables,
Par qui les grands sont confondus;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables

Vous promettez beaucoup, et donnez davantage:
Vos biens ne sont point inconstans;
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.
Je la vois : mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appât dont il était charmé;
Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

Par P. Corneille.

LE CHRISTIANISME,

ODE.

CHEF-D'ŒUVRE de la main propice
D'un Dieu dont la puissance égale la bonté,
L'homme créé dans la justice
Fut fait pour la félicité:
Roi de ses passions, épris du bien suprême,
Il goûtait des plaisirs avoués du ciel même;
Heureux sans crime et sans effort,
Paisible sectateur d'une vertu facile,
Au sein de l'innocence il trouvait un asile
Contre la douleur et la mort.

Mais que vois-je! ingrat, infidèle,
Quand tu combles ses vœux il viole ta loi:
Grand Dieu, la poussière rebelle
Ose s'élever contre toi!

Cet affreux attentat soulève la nature;
La foudre va partir pour venger ton injure.
Non, c'est te venger à demi:
L'homme a pu t'offenser; que l'insensé périsse.
Mais ce n'est, Dieu puissant, qu'après un long supplice
Que doit périr ton ennemi.

Ses tristes enfans avec l'être
Reçoivent de ses maux le levain dangereux:
Coupables avant que de naître,
En naissant ils sont malheureux.
Le feu dispute à l'eau, l'air dispute à la terre
L'avantage fatal de leur faire la guerre.
Ciel irrité, suspends tes coups;
Livre à leurs passions ces objets de ta haine:
Leurs fougues sont pour eux la plus cruelle peine
Que puisse inventer ton courroux.

Quel spectacle affreux m'épouvante!
Quels monstres furieux sont sortis des enfers!
La vertu fuit pâle et tremblante;
Le crime inonde l'univers;
L'adultère, le vol, le meurtre, le parjure,
Des forfaits dont le nom fait rougir la nature....
Leur aspect me glace d'effroi.
Partout de l'équité, qui gémit enchaînée,
Triomphe inpudemment la licence effrénée:
Les mortels n'ont plus d'autre loi.

Par des châtimens mémorables
Tu te venges, grand Dieu : mais tu frappes en vain;
Chaque instant de nouveaux coupables
Bravent la foudre dans ta main:
L'homme au crime enhardi ne craint plus ta justice.
Seigneur, que ta bonté l'arrache à sa malice;
De tes feux daigne l'enflammer.
Du céleste séjour hâte-toi de descendre;
Viens, parais à ses yeux : pourra-t-il se défendre
De t'obéir et de t'aimer?

C'en est fait, mes vœux s'accomplissent;
Le ciel s'ouvre, la terre enfante son sauveur.
Les enfers vainement frémissent;
Leur proie échappe à leur fureur.
Je te vois confondue, orgueilleuse Sagesse:
Le fils du Tout-Puissant sent l'humaine faiblesse;
Il naît, il vit dans le mépris.
Est-ce assez? Tu vas voir un plus grand sacrifice:
Le bonheur des mortels dépend de son supplice;
Il va l'acheter à ce prix.

Ce noir attentat t'épouvante,
Soleil; en l'éclairant tu crains de te souiller:
De ta lumière étincelante
Il t'apprend à te dépouiller.
Des cieux saisis d'horreur l'harmonie est troublée;
Par d'affreux tremblemens la terre est ébranlée;

    Les rochers entr'ouvrent leur sein.
Jésus meurt : l'homme altier ose le méconnaître;
Mais l'univers en deuil dédommage son maître
    Du mépris de l'orgueil humain.

    Il meurt ; mais la mort, terrassée,
Bientôt de ses liens le voit sortir vainqueur :
    Sa gloire à nos yeux éclipsée
    Reprend sa première splendeur.
Dans les cieux, triomphant, il se fraie une voie.
Mais quels nouveaux transports de terreur et de joie!
    Quel bruit! quels feux mystérieux!
Ses enfans sont saisis d'une ivresse divine;
L'esprit saint les remplit, l'esprit saint les domine :
    En a-t-il fait autant de Dieux?

    Quelle doctrine, quels oracles
Vont être par leur bouche en tous lieux annoncés?
    Leurs mains prodiguent les miracles;
    Les peuples courent empressés;
Une foule attentive autour d'eux se rassemble.
Quel respect! quel silence! Ils parlent; l'Erreur tremble :
    Leur voix enfante les Chrétiens.
Tombez, dieux impuissans, vile et frêle matière.
Grand Dieu, que leurs autels soient réduits en poussière;
    Qu'en tous lieux s'élèvent les tiens.

    Tout prend une face nouvelle :
A des hommes impurs, injustes, inhumains,

Succède une race fidelle,
Une nation d'hommes saints,
Maîtres de leurs penchans, vainqueurs de tous leurs vices,
Triomphant des tourmens, triomphant des délices....
Mon œil les admire étonné.
Portique, ton héros ne fut qu'un vain fantôme;
C'est dans les Chrétiens seuls que tu peux trouver l'homme
Tel que tu l'as imaginé.

Ici quelles tragiques scènes!
En faveur de ses Dieux je vois s'armer l'Erreur;
Partout je vois charger de chaînes
Les victimes de sa fureur;
Partout le fer barbare à mes yeux étincelle;
Des fidèles proscrits partout le sang ruisselle,
Au glaive ils courent se livrer.
Dieu! quelle fermeté! mais quels tourmens horribles!
On croit vous faire grâce, athlètes invincibles,
Lorsqu'on vous permet d'expirer.

Leur sang versé devient fertile;
Leur cendre reproduit un peuple de héros:
Un Chrétien meurt; il en naît mille:
Leur nombre lasse les bourreaux.
Grand Dieu, ta main féconde, en merveilles subites,
De leurs persécuteurs leur fait des prosélytes.
Le Mensonge fuit consterné:
Déjà, même éclairé de ta vive lumière,
César a sous ton joug courbé sa tête altière;
Je vois un Chrétien couronné.

ODE

TIRÉE DU CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS.

POUR UNE PERSONNE CONVALESCENTE.

Isaïe, chap. 38.

J'AI vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant:
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant;
La Mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et dans cette nuit funeste
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus:
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.

Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivans,
Comme la feuille séchée
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage
Le mal a brisé mes os:
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour;
Et dans ma crainte mortelle
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir;
Et mes yeux noyés de larmes
Etaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la Nuit sombre :
O Nuit! tu vas dans ton ombre
M'ensevelîr pour toujours.
Je redisais à l'Aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

Mon ame est dans les ténèbres;
Mes sens sont glacés d'effroi.
Ecoutez mes cris funèbres,
Dieu juste; répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas:
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits:
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la Grace
Départ ce don efficace,
Puisé dans ses saints trésors,
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'ame
Dans les souffrances du corps!

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours;
C'est pour vous, pour votre gloire
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées

Qui déchaîne à la fois les mers et les torrens,
Qui livre au feu vengeur des nations infames,
Et sous l'onde et les flammes
D'Israël fugitif engloutit les tyrans.

D'orgueilleux souverains, à leurs desirs en proie,
Par les fureurs des Grecs, ni les malheurs de Troie,
De leurs égaremens ne seront point guéris;
Mais j'épouvanterai leurs amours adultères
Par les fléaux sévères
Dont Dieu frappa les rois qu'il a le plus chéris.

A ceux qui de leur peuple épuisent la substance,
Qui d'un sceptre de fer ont armé leur puissance,
Du jeune Roboam retraçons les conseils:
A ces monarques durs que gouvernent des traîtres,
A ces injustes maîtres
Offrons pour les toucher le sort de leurs pareils.

Beaux jours de Salomon, jours de calme et de gloire,
Jours où la paix goûtait les fruits de la victoire,
Où Sion ne formait que de pieux concerts;
Cèdres qui du Liban remplissez les asiles,
Solitudes tranquilles,
Objets délicieux, renaissez dans nos vers.

Renaissez dans nos vers, spectacle qui m'enchante;
Rivage du Jourdain, nation florissante;

Cités qu'enrichissaient des habitans nombreux;
Champs fertiles, vaisseaux dominateurs de l'onde;
Temple, ornement du monde;
Roi, modèle des rois, peuple qu'il rend heureux.

Qui me retracera, dans ces chants énergiques,
Ces miracles vainqueurs de tant d'efforts magiques,
Le rédempteur de l'homme expirant sur la croix,
Les anges de la mort privés de leurs victimes,
Et le roi des abymes
Chassé de l'univers qu'il tenait sous ses loix?

Qui me rappellera ces siècles d'innocence,
Ces tems qui de l'église ont suivi la naissance,
Marqués par les vertus et le sang des Chrétiens;
Tems où la charité, triomphant des usages,
Rapprochait tous les âges,
Egalait tous les rangs, confondait tous les biens?

De l'hospitalité jamais les droits antiques
Ont-ils lié les cœurs de nœuds plus sympathiques?
Du Chrétien tout Fidèle est le frère et l'ami:
Du Nil jusqu'à la Seine, et du Gange au Bosphore,
Sous le Dieu qu'il adore
Du refus d'un Chrétien nul d'entre eux n'a gémi.

Ces jours sont éclipsés : que de vives peintures
En retracent l'éclat aux nations futures;

Le Dieu dont tout ressent l'approche,
Qui du sein de l'aride roche
Fait couler un fleuve à sa voix;
Ce maître à qui tout doit hommage,
De qui seul nous sommes l'ouvrage,
Dont les volontés sont nos loix.

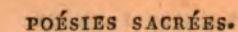
Non, Seigneur, de notre victoire
Nous n'usurperons pas l'honneur:
Ce n'est point à nous qu'est la gloire;
Elle appartient toute au Seigneur.
Si les nations infidelles,
A tes ordres toujours rebelles,
Nous demandent : Qu'est votre Dieu?
Nous leur répondrons que du monde
Lui seul est la cause féconde;
Qu'immense, il est tout en tout lieu.

Qu'il est loin de ces dieux frivoles,
Ouvrage de l'humaine main,
Muettes et sourdes idoles
Qu'on outrage et qu'on prie en vain.
Se peut-il que le monde adore
Ces dieux plus impuissans encore
Que leurs propres adorateurs!
Hommes insensés et coupables,
Dignes de devenir semblables
A vos stupides protecteurs!

Mais Israël n'a d'espérance
Qu'au Dieu qui peut le soutenir.
Jacob ne craint que la vengeance
Du seul Dieu qui peut le punir:
Crainte heureuse qui le désarme,
Et de la main qui nous alarme
Attire à l'instant les faveurs!
Mais pour ses dons Dieu n'envisage
Le rang, ni le sexe, ni l'âge;
Il ne discerne que les cœurs.

En nous puisse couler la grace
Du Dieu puissant qui nous a faits!
Que sur nous et sur notre race
Il accumule ses bienfaits!
Du haut des cieux bénis la terre,
Seigneur; que tout ce qu'elle enserre
Pour son maître aime à t'avouer.
Le tombeau, la pierre funèbre
N'a point de voix qui te célèbre;
Fais-nous vivre pour te louer.

Par Lamotte.



Hélas! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix?
Je veux, et n'accomplis jamais;
Je veux, mais, ô misère extrême!
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

O Grace, ô rayon salutaire!
Viens me mettre avec moi d'accord;
Et, domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

Par J. R

ODE

TIRÉE DU PSAUME XVIII.

Mouvement d'une ame qui s'élève à la connaissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur:
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit;
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.

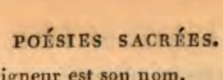
ODE

TIRÉE DU PSAUME LXVII.

Exurgat Deus, etc.

DIEU se lève; tombez, roi, temple, autel, idole;
Au feu de ses regards, au son de sa parole
Les Philistins ont fui:
Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumée;
Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
Bouillonner devant lui.

Chantez vos saintes conquêtes,
Israël, dans vos festins;
Offrez d'innocentes fêtes
A l'auteur de vos destins:
Jonchez de fleurs son passage;
Votre gloire est son ouvrage,

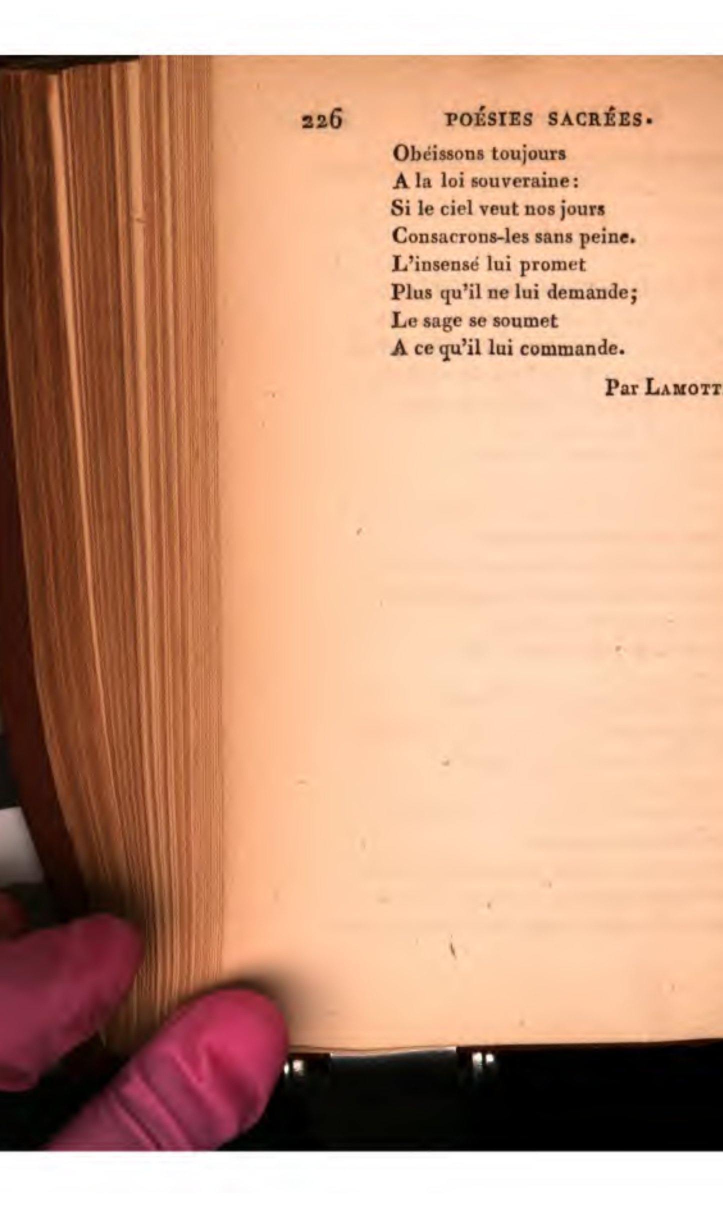


Et le Seigneur est son nom.
Son bras venge vos alarmes
Dans le sang et dans les larmes
Des familles d'Ascalon.

ont pu soutenir sa face étincelante:
imide orphelin, de la veuve tremblante
Il protège les droits.
nd du sanctuaire il nous parle à toute heure;
ne à rassembler dans la même demeure
Ceux qui suivent ses lois.

Touché du remords sincère,
Il rompt les fers redoutés
Qu'il forgea, dans sa colère,
Pour ses enfans révoltés;
Mais ses mains s'appesantissent
Sur les peuples qui l'aigrissent
Par des attentats nouveaux;
Et dans des déserts arides
Sur ces cœurs durs et perfides
Il épuise ses fléaux.

erain d'Israël, Dieu vengeur, Dieu suprême,
des rives du Nil tu conduisais toi-même
Nos aïeux effrayés.
ni les eaux du ciel, les éclairs et la foudre
ont de Sinaï, prêt à tomber en poudre,
Chancela sous tes pieds.



Obéissons toujours
A la loi souveraine:
Si le ciel veut nos jours
Consacrons-les sans peine.
L'insensé lui promet
Plus qu'il ne lui demande;
Le sage se soumet
A ce qu'il lui commande.

Par LAMOTT

ODE

[T]IRÉE DU PSAUME CXLIII.

Image du bonheur temporel des méchans.

[…]r soit le Dieu des armées
[…]donne la force à mon bras,
[…]ar qui mes mains sont formées
[…] l'art pénible des combats!
[…]a clémence inépuisable
[…]ecours prompt et favorable
[…]i mes oppressions:
[…]ui j'ai trouvé mon asile,
[…]ar lui d'un peuple indocile
[…]dissipé les factions.

[…]suis-je, vile créature!
[…]suis-je, Seigneur, et pourquoi
[…]ouverain de la nature
[…]aisse-t-il jusques à moi?

Par un juste supplice, au sein de la richesse,
Un besoin éternel la presse.
L'éclat de ses trésors ne saurait m'éblouir;
Ils ne sont, quoi qu'en dise une foule imbécile,
Qu'un amas de boue inutile
Pour qui n'ose point en jouir.

L'Envie, à nuire toujours prête,
Par ses frémissemens m'inspire la terreur.
Quels horribles serpens environnent sa tête!
Quel vautour déchire son cœur!
Sans relâche elle cherche à noircir le mérite;
L'aspect de la vertu l'irrite,
Dans la publique joie elle verse des pleurs:
Bientôt le désespoir deviendrait son partage,
Ses pleurs se changeraient en rage
Sans nos fautes et nos malheurs.

Toujours de noirs soucis troublée,
La Haine ne connaît que projets inhumains,
Quelquefois découverte, et bien souvent voilée,
Pour porter des coups plus certains.
La Colère la suit, et, dans sa prompte ivresse,
Menace, tonne, frappe, blesse:
De son bras meurtrier rien n'arrête l'effort;
La victime sanglante à ses genoux expire.
Tout son sang pourra-t-il suffire
A calmer son cruel transport?